

# « Zweig fait travailler notre imaginaire »

Docteur honoris causa de l'UNIL, Jean-Pierre Lefebvre a dirigé en 2013 l'édition des romans, nouvelles et récits de Stefan Zweig dans la Bibliothèque de la Pléiade. Rencontre dans les locaux de l'École normale supérieure à Paris avant sa venue sur le campus le 7 avril prochain.

**Nadine Richon**

**E**n 2015, le professeur et traducteur Jean-Pierre Lefebvre a reçu le titre de docteur honoris causa de l'UNIL avec une grande joie, lui dont la fille habite à Lausanne avec sa famille. Natif de Boulogne-sur-Mer, dans le département du Pas-de-Calais, il avait enfant le regard tourné vers l'Angleterre mais son premier voyage, en 1948, le mena sur les rives du lac Léman. En cette époque sombre de l'histoire européenne, « la Suisse représentait une espèce de paradis », raconte-t-il.

Jeudi 7 avril 2016, il s'exprimera dans le cadre du séminaire d'Irene Weber Henking sur les traductions de Stefan Zweig qu'il a réalisées et coordonnées pour les éditions de la Pléiade et sur la réception de cet auteur en France. Jean-Pierre Lefebvre, jeune polyglotte étudiant à l'École normale supérieure, se sent d'abord attiré par le norvégien (une affaire de famille), le suédois et l'islandais mais quelques vacances allemandes à Constance, ainsi que les hasards de la vie (il obtient un premier poste pour enseigner la littérature française à Heidelberg) le font basculer vers l'allemand. Il publiera son seul roman à ce jour sur la base de ses souvenirs de Heidelberg, *La Nuit du passeur* (Denoël, 1989), avant de tomber dans la traduction à la demande des éditeurs, qui peuvent compter sur sa culture et sa polyvalence puisqu'il rend accessibles en français aussi bien des textes théoriques sur le cinéma, la politique, la médecine ou l'économie (Marx) que des romans et du théâtre. En philosophie, il traduit *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Dans la Pléiade, déjà, on lui doit une *Anthologie bilingue de la poésie allemande*. Notre rencontre dans les locaux de l'École normale supérieure, dont il est désormais professeur émérite, nous donne l'occasion de l'interroger sur un auteur aux yeux sombres et rêveurs, Stefan Zweig, ce témoin disparu d'un monde d'hier dont nous parviennent encore des échos ici ou là, à travers la littérature, l'histoire, la musique, la peinture ou le cinéma.

On lui demande si le pacifisme professé par Zweig a pu l'empêcher de prendre toute la mesure du nazisme dès son apparition. Jean-Pierre Lefebvre estime que cela pourrait être le cas. Il y a chez Zweig de l'indécision et de la naïveté. Son ami Joseph Roth lui reproche d'ailleurs des relations avec des personnages douteux. Germanophile (et même brièvement nationaliste en 1914), partisan de l'effacement des frontières et des singularités, croyant en la vocation des juifs à représenter une forme d'universalité, Zweig ne partage pas les thèses sionistes alors décriées à Vienne dans les milieux bien-pensants, y compris juifs. Le sionisme politique d'un Theodor Herzl, réponse nouvelle au développement de l'antisémitisme, attirait bien davantage un cousin du jeune Stefan, comme nous l'apprend la préface de Jean-Pierre Lefebvre pour la Pléiade. Plus tard, peu avant sa mort au Brésil, où il s'était réfugié avec sa seconde épouse (fameux suicide à deux en 1942), Zweig, converti à la lucidité après les multiples offensives allemandes et japonaises, se montrera très déprimé par ce qu'il appelait le « début du pire », alors que d'autres se voilaient à leur tour la face...

Héritier d'un père actif dans l'industrie du textile, Stefan Zweig va déclencher malgré lui des jalousies sociales du fait de sa richesse, qui l'incite plus à voyager qu'à étudier. Il s'inscrit pourtant en philosophie, et ira jusqu'au doctorat, titre dont il sera dégradé en 1941 par l'Université de Vienne... qui ne songera à le lui restituer qu'au mois d'avril 2003. Né en 1881, Zweig entretient très tôt des relations dans la bourgeoisie et les médias; jeune et culotté, il écrit aux personnalités et se met rapidement sur un pied d'égalité avec ses correspondants. Brillant, il connaît le succès aussitôt ses premières nouvelles publiées mais s'attire la méfiance des milieux académique et littéraire. Un auteur prestigieux, un peu plus jeune que lui (le Berlinoise Kurt Tucholsky), évoque ainsi un personnage féminin au détour d'une phrase dans un roman: « Elle faisait partie du public de Stefan Zweig »...



Fidèle en amitié, amoureux de la littérature au point de collectionner les manuscrits précieux, soucieux de soutenir des collègues sur le plan éditorial et médiatique, Zweig s'attire par exemple le mépris d'un écrivain qu'il admire pourtant et que Jean-Pierre Lefebvre qualifie de « type vaniteux », le monumental Thomas Mann. Adeptes des thèses freudiennes alors émergentes, Zweig plonge



Photographié à l'École normale supérieure, Jean-Pierre Lefebvre sort d'une confrontation de dix ans avec les textes freudiens et s'apprête à retraduire Kafka pour une nouvelle édition de la Pléiade. © Patrice NORMAND/Opale/Leemage

dans les états d'âme de ses personnages là où d'autres pratiquaient l'ellipse. « Lui, il met le paquet, se répète au point de créer chez son lecteur une perception de la douleur morale », résume Jean-Pierre Lefebvre à partir d'un exemple, celui de la fameuse *Lettre d'une inconnue*. Chez Zweig on souffre

au point de se perdre soi-même de vue au fil du temps et des renoncements, on meurt beaucoup, parfois même avant le saut fatal, on disparaît progressivement aux yeux des autres. Séducteur doté d'une forte pulsion sexuelle, Zweig « est affûté sur le chapitre d'Eros et de Thanatos », souligne Jean-Pierre

Lefebvre. Qui s'interroge à notre demande : cet indéfectible humaniste mais individualiste impénitent, auteur de nouvelles et de biographies pleines d'empathie, marié à deux reprises mais farouchement sans enfant, grand voyageur, jouisseur conscient de sa chance mais régulièrement déprimé au point de se suicider à 61 ans, a-t-il jamais été vraiment amoureux ? On peut en douter, estime notre spécialiste.

Sur la question de la traduction, Zweig se montrait magnanime envers ses traducteurs parfois légers face à l'abondance de ses descriptions. Avec ses adverbes et ses adjectifs, « il avait tendance à charger la barque », sourit Lefebvre. L'époque autorisait une liberté plus grande par rapport aux textes, et le côté « roman policier » des nouvelles si prenantes de Zweig invitait ses lecteurs à « remplir les trous laissés par les traducteurs ». C'est un auteur qui « fait travailler notre imaginaire », souligne le spécialiste. Qu'en est-il alors de sa propre conception du métier ? Habité par le souci de la précision, Lefebvre s'interroge beaucoup sur les mots, se demande pourquoi l'auteur a choisi ce terme en particulier et se donne pour but de « laisser tomber le moins de choses possibles ». Traduire ne signifie jamais, pour lui, « prendre une histoire et la réécrire à (sa) façon ». Au contraire : il s'agit d'entrer dans la manière de chaque auteur, ce qui exige d'abord une grande proximité avec la langue concernée. Que l'on traduise de la littérature ou un traité scientifique, c'est le même soin qui prélude à l'écriture, laquelle « est directement fonction de la bonne compréhension des énoncés », conclut-il.

Au passage, Jean-Pierre Lefebvre souhaite exprimer son admiration « pour les travaux et les activités du Centre de traduction littéraire de l'UNIL et c'est un hommage partagé par pas mal de traducteurs en France ». Ces prochains temps, il va se consacrer aux œuvres de fiction de Kafka pour une nouvelle édition de la Pléiade qui devrait paraître en 2018. On lui demande s'il se sent « tatoué de l'intérieur » par tant de titres et d'auteurs si longuement fréquentés, disséqués, habités. Il sourit et avoue que oui.

**Stefan Zweig et Jean-Pierre Lefebvre**  
**Jeudi 7 avril 2016 (13h15 - 15h),**  
**Anthropole 4165, UNIL-Dorigny**